

Shakespeare's sisters

Dramaturgie plurielle | compagnie Ahora ya



Photo © Grâce Miazoloh

conception et mise en scène Anais de Courson

film David Mambouch

collaboration à la scénographie Alix Boillot

avec Audrey Liebot, Floriane Comméleran, Francine Chevalier, Bibi von Sothen

et les chuchotements de Grâce Miazoloh

production compagnie Ahora ya

avec le soutien de Lilas en Scène, de RAMDAM, UN CENTRE D'ART

et de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France.



RAMDAM
UN CENTRE D'ART



Note d'intention

« Là, dans l'ombre de la cuisine, près de la table.
Quelque chose se lève, on dirait. Une femme, on dirait.
Comment est-elle arrivée là ? »

Des heures, des faits, des gestes, 97 journées. *Shakespeare's sisters* se glisse dans notre histoire, celle de nos vies ordinaires et de la puissance de notre être, de notre force inouïe, de notre liberté possible.

Partant du relevé minutieux des faits et gestes de leur quotidien par 14 femmes qui ont accepté de se prendre en auto-filature, *Shakespeare's sisters* invite à l'attention à cet infiniment petit, à ces points de contact indéfiniment répétés entre notre être profond et le réel traversé, comme autant d'occasions de se lever.

Pour porter au plateau cette parole-là, au titre de parole et non de document, et revendiquer sa pertinence, sa force, il y a une transgression étonnante à opérer. Le matériau dont je pars est d'une richesse subversive et stimulante, du point de vue humain évidemment, mais aussi du point de vue du théâtre, de ce qui peut s'y passer.

Je fais le choix d'un théâtre qui emprunte à l'installation, qui engage vidéo, lumière, son, corps, plateau, dans des combinatoires qui déjouent insensiblement nos résistances pour transformer l'attention et ouvrir les possibles, et atteindre chez le spectateur un niveau de conscience profond, au-delà du récit.

La mise en scène comme mise en œuvre d'une expérience sensible, comme mise en branle d'un mouvement qui ne s'arrête pas au spectacle, qui n'est même pas contenu dans le spectacle mais rendu possible par lui.

Anaïs de Courson

Origine du projet

Tout est parti d'une histoire inventée par Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*. Shakespeare avait une sœur, Judith, immense poétesse, qui n'a pourtant dit-elle, jamais écrit une ligne : « Cette sœur de Shakespeare mourut jeune... hélas, elle n'écrivit jamais le moindre mot. Or j'ai la conviction que cette poétesse, qui n'a jamais écrit un mot et qui fut enterrée à ce carrefour, vit encore. Elle vit en vous et moi, et en nombre d'autres femmes qui ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de faire la vaisselle et de coucher les enfants. Mais elle vit ; car les grands poètes ne meurent pas ; ils sont des présences éternelles ; ils attendent seulement l'occasion pour apparaître parmi nous en chair et en os. Cette occasion, il est à présent en votre pouvoir de la donner à la sœur de Shakespeare. » J'ai voulu répondre à son invitation.

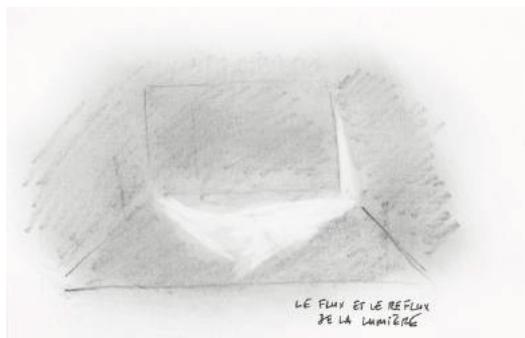
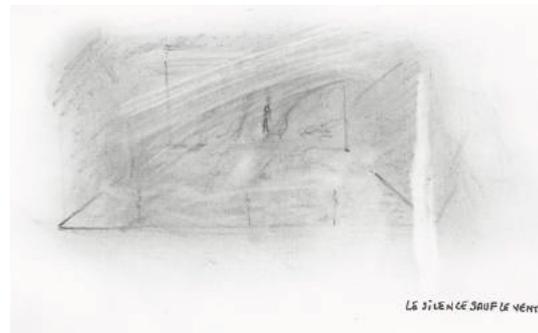
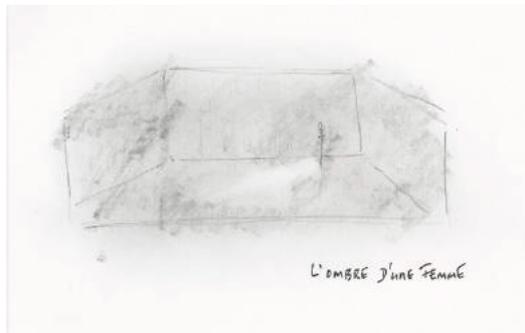
J'ai pris contact, aidée d'un complice, avec des femmes que je ne connaissais pas. Une bergère. Une philosophe. Une journaliste. Une institutrice. Une collégienne. Une historienne. Une très vieille dame de 105 ans. Une gynécologue. Une employée de maison. Quatorze femmes à qui j'ai demandé de faire le procès-verbal rigoureusement minuté, le plus instantané possible dans le relevé (ne pas recourir au filtre de la mémoire) de 5 à 7 jours consécutifs de leur vie. Horaires, faits, gestes, pensées transversales.

Ce matériau est le socle du spectacle auquel je travaille.

La mise en scène de la puissance

Il ne s'agit pas pour moi de mettre en scène les journées de ces femmes ou les gestes du quotidien mais de porter au plateau la puissance inouïe qui se loge dans et surgit de la trame serrée des minutes de leur temps.

Par l'espace, la suggestion, le rythme et le souffle. De brèves ouvertures.



croquis Anaïs de Courson

Puissance : pouvoir inhérent, par vertu ou par nature, que toute personne ou toute chose exerce ; faculté d'être changé ou mis en mouvement ; force de ce qui n'est pas encore réalisé, force du devenir.

Le plateau est nu. Lumière et vidéo se conjuguent pour révéler la scène comme espace de possible, où quelque chose peut advenir : une matière dense que les corps des actrices vont traverser comme des figures fugitives surgies de l'ombre puis ravalées par elle dans une incertitude et une fragilité assumées. Il y a quelque chose de suspendu, d'infini en même temps qu'implacablement, les minutes défilent.

La lumière éclaire le chemin intérieur du spectateur, plus que les actrices ou le plateau. La continuité des mouvements de lumière est construite selon un rythme propre, imprévisible, comme un écho décalé de ce temps qui s'écoule. Echo parce qu'ils procèdent du même élan ; décalé pour contribuer à construire la sensation tangible de l'espace, où quelque chose peut se glisser, venir se loger.

Le son travaille sur l'espace. Il altère les sensations d'intérieur/extérieur, proche/lointain, réel/imaginaire. Sonorisation des voix des actrices, intrusions musicales, fréquences, pulsation, attention sourde vers l'intime, ouvertures vers l'extérieur, il joue sur l'adrénaline et floute les frontières entre le plateau, la salle, la vidéo, les dessous du théâtre, la rue. En travaillant sur les hors-champs, il aiguise et libère la perception du réel.

Les régies se font en **direct** (pas de « tops »), dans l'écoute sensible du plateau et du public.

La vidéo, démesurée, projetée sur tout le mur du lointain, a commencé avant que nous n'arrivions, elle se poursuivra après notre départ. Elle a son échelle et sa temporalité propres. La naissance et la disparition des images déroutent le mouvement du temps qui traverse le plateau et nous traverse, nous spectateurs. Ces images : une fenêtre ouverte, la mécanique d'un rouage, un thé qui infuse, une branche qui s'agite, la courbe d'une nuque, une ampoule nue suspendue au plafond, un caniveau la nuit, le duvet hérissé d'un bras, et, surtout, comme une matrice, le plan séquence récurrent d'une silhouette, **une femme**, qui avance, irrésistiblement, vers nous, droit devant.

Haïkus visuels et installations fugitives

Une lampe, une chaise, une paire de bottes, un projecteur de diapositives, un tas de linge, deux enceintes, une ligne de sable. Les éléments scéniques présents au plateau sont travaillés dans la volonté de créer un **champ lexical** qui ne serait pas celui de la parole. Il ne s'agit pas d'accessoires ou de décor, mais d'**acteurs** à part entière dans la recherche d'un langage qui procède, sur un mode presque archaïque, de l'intelligence sensible.

Cette matière visuelle et sonore est tissée dans la trame des minutes des journées des femmes dont le procès-verbal est mis en voix.



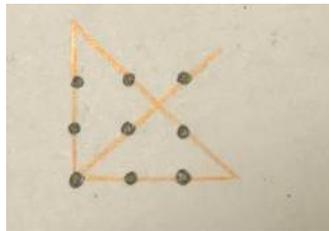
croquis Anais de Courson

Un théâtre du surgissement

La conjugaison des rythmes et des temporalités crée une sensation d'étirement qui laisse entrevoir l'invisible. Le temps est affirmé dans sa dimension dramaturgique. L'effet de loupe aiguise notre sensibilité et nous invite à nous laisser gagner par une attention particulière à l'infiniment petit. Ce faisant, il nous ouvre à l'infiniment grand. À notre attention. À notre intuition. À notre propre présence.

On n'avance pas au gré de conflits et de leur résolution. Quelque chose se déploie. Ou se déplie. Quelque chose est. Advient. Un pas de côté infime qui fait basculer les perspectives. Je me situe dans l'ordre de l'invitation, hors démonstration. Pour autant il ne s'agit pas de contemplation pure. Le temps est partagé et compté. On bâtit ainsi une dramaturgie qui serait celle de la révélation (et non de la péripétie - pas même intime). Un théâtre du surgissement, de la naissance.

Au plateau, des micro-glissements, accidents, imprévus, bâtissent ces moments où le dispositif se grippe, s'altère, des pistes échappent et ouvrent, par la liberté que l'on entrevoit, la force d'un corps au plateau, l'expérience de la transformation, de la métamorphose, de l'émancipation.



croquis Anaïs de Courson

Invitation à la présence

Je reviens à ces femmes : que disent-elles ? Que notent-elles ? Horaires précis, faits, gestes, pensées transversales.

Il ne s'agit pas ici de théâtre documentaire. Ce qui importe n'est pas tel ou tel récit, tel ou tel témoignage, mais l'entrée patiente dans une chose que l'on ne pénétrera jamais complètement. On reste à la lisière et pourtant on accède à quelque chose de très profond, de l'ordre de la vie même. C'est mystérieux, très délicat, surprenant. À l'écoute de ces minutes, on éprouve la sensation d'être augmenté. Un puissant étonnement.

Pour composer le texte, j'ai voulu partir du singulier pour en construire une transposition et travailler à la création d'un langage. J'ai procédé, plutôt que par collage ou montage, à un travail qui s'apparenterait à une réduction musicale et qui permet de faire entendre la ligne particulière de chacune, lignes que j'ai ensuite tissées ensemble, de façon très pragmatique, par l'écoute et les recommencements.

De cette écoute attentive a surgi une autre femme. Inventée. Un personnage. Un agent extérieur. Un contrepoint. Une brèche. Sa voix se mêle à celles des autres femmes dans un rapport « d'inquiétante étrangeté ».

La parole est traitée presque exclusivement en off, si ce n'est que sur la dernière partie du spectacle, les corps des voix sont révélés.

Cette révélation et cette concordance soudaine entre celle que j'entends et celle que je vois imposent la sensation du présent immédiat. Elles étaient là. Nous étions là. Nous sommes là.

De brèves ouvertures

Ce que je raconte, ou ce que je travaille, que j'essaie de toucher, je ne pourrais pas le raconter par les hommes. J'en passe par les femmes parce qu'il y a, c'est ce qui s'est manifesté, ce rapport à l'ordinaire, qui permet d'éprouver le réel. La quotidienneté, ici, est pour moi un mode d'accès au réel, elle est une façon d'objectiver de façon très palpable, tangible, simple, appropriable par chacun, le réel.

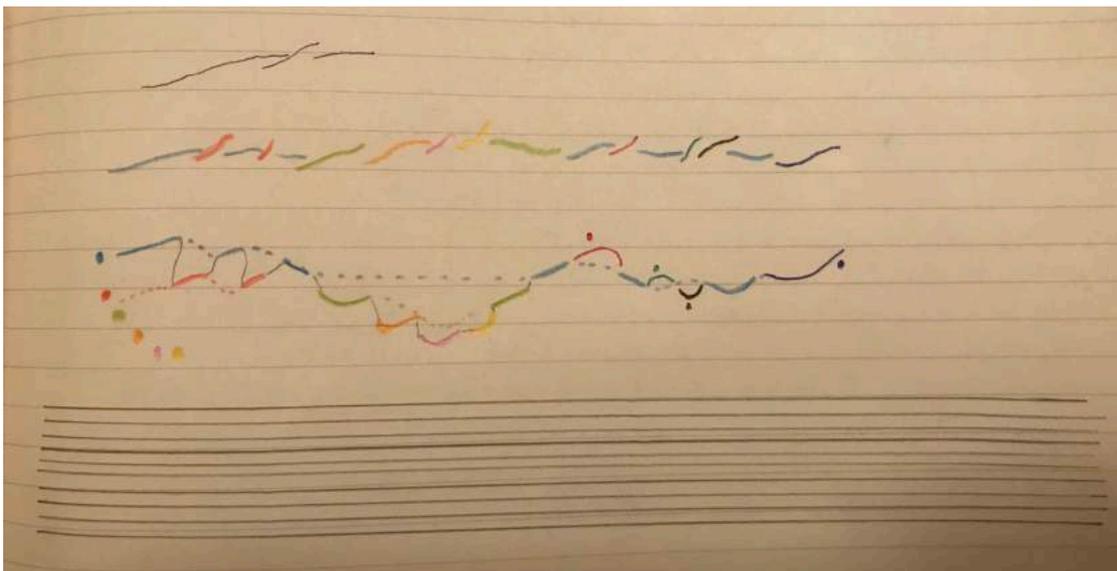
Les brèves ouvertures, c'est ce qu'il y a *entre* les micro-événements du quotidien. Ce qui traverse, surgit, par ces brèves ouvertures, c'est la rencontre entre ce que je pourrais nommer l'axe du réel et l'axe de l'être.

Ce sont ces micro points de contact qui, parce qu'il y a eu le geste de se mettre à distance en prélevant minutieusement ce temps, ont fait surgir devant moi la puissance qui se loge là.

C'est cette rencontre entre ces deux axes qui est génératrice, ou révélatrice. Et qui est l'endroit auquel on se trouve à chaque instant, ou auquel on pourrait se trouver à chaque instant pour peu qu'on y prête attention.

Ce sont ces points de rencontre, infimes mais indéfiniment répétés, que, en les travaillant « à la loupe », c'est-à-dire à la fois de très près et de très loin, par une distorsion paradoxale, je cherche à faire surgir pour que sous nos yeux naisse la sensation très forte, l'expérience intérieure, de notre propre existence. Et donc de notre liberté. De notre possibilité d'agir.

« Car voici ma conviction. Si nous avons toutes 500 livres de rente et des chambres qui soient à nous seules, si nous acquérons la liberté et le courage d'écrire exactement ce que nous pensons, si nous parvenons un peu à échapper aux salons communs et que nous sommes en relation avec le monde de la réalité, alors l'occasion se présentera pour la poétesse morte qui fut la sœur de Shakespeare de prendre cette forme humaine à laquelle il lui a si souvent fallu renoncer. » Virginia Woolf



croquis Anaïs de Courson

*note sur les mesures sanitaires

Distance physique, diminution du nombre de spectateurs admis, port du masque ? Il est impossible aujourd'hui de savoir dans quelles conditions seront proposés les spectacles la saison prochaine, voire même de la suivante.

Il nous semble essentiel de préciser que Shakespeare's sisters, du point de vue artistique, est un spectacle qui ne souffrirait pas de la distanciation physique entre les spectateurs. (Un fauteuil sur deux).

Les actrices quand elles sont présentes au plateau se croisent parfois mais n'ont aucune interaction directe. Quand elles sont « off », au micro, plus d'un mètre sépare leurs micros.

Extraits | Matériaux

Celles qui parlent

Vidéo projetée sur tout le mur du lointain. Un homme « arrose » le plateau de fumée. Le brouillard s'épaissit. La lumière tremble. « À la façon dont la lumière dans une bassine d'eau se fend et tremble sur le mur du jardin. » La silhouette d'une femme disparaît dans le brouillard. On entend la voix d'une femme (off).

7h03. Le réveil sonne.
7h12. J'appuie sur le bouton de la cafetière.
8h25. J'attrape mon sac, mes clés. Mon téléphone.
8h47. Je regarde les visages des gens dans le métro.
9h02. Je passe mon badge.
9h11. Pas envie de dire bonjour. Je le fais quand même.
9h27. J'ouvre la fenêtre. L'air est trop lourd ici quand on arrive. Le nouveau me regarde. J'ai oublié son nom.
10h03. Je regarde l'heure.
11h28. Je regarde par la fenêtre.
12h11. J'essaie de ne pas entendre le bruit.
12h12. Je fais un vœu.
14h. Je remonte du déjeuner. Envie de dormir.
14h02. Je mets mon casque. J'ai mal à l'oreille.
14h27.
15h18.
16h01.
18h06.
19h26. Il pleut.
20h12. Il pleut.
20h28. Chardonay comme dans Mary Higgins Clark.
21h12. La lumière.
21h22.
23h11.
23h19. Fermer les yeux. (Dormir).

4h. Je me réveille pour mettre une couverture sur Baruch.
7h. Réveil. Faire le thé avant que Marc et Baruch se lèvent. Couper des pommes pour compote. Machine à laver. Ranger le linge et mettre le chauffage. Télécharger le document de Laure.
7h35. Le réveil sonne pour Baruch. Faire quelques étirements ou lui faire un bisou?
7h50. J'apporte le thé à Marc. Douche. Gym.
8h20. Je descends accompagner Baruch à l'école. Je remonte. Il pleut.
Ranger la maison et sortir des plats du congélateur.
Brushing. Maquillage.
9h. J'aimerais bien écouter mais je file au bureau. Calmer le jeu.
9h02. Astrid m'envoie un texto. Apparemment ça se passe bien.
9h03. Je décide de marcher. Téléphone sur la route. Je me sens acculée avec ce deal c'est très désagréable. J'arrive à passer le coup de fil que je redoute pour les droits. Il faut absolument que je fasse réparer mon téléphone.
9h17. Retard.

Début « Générique » : on entend une musique qui approche de loin.

13h10. Déjeuner avec Marc à la maison. J'en profite pour préparer un pain de poisson pour ce soir. Anticiper réduction de sucre avant Noël!

14h17. En retard. J'ai 43 minutes pour finir ma note avant l'arrivée de Sandra. Elle arrive avec une minute d'avance et le précise. Je déteste les gens en avance.

15h01. Skype avec la Grèce.

15h30. Rendez-vous avec Gladys. On discute dans un café d'un projet commun et de la vie. Respirer un peu. Je me lâche sur un chou au chocolat. Culpabilité.

16h27. Conflit. Je dois finir un truc pour le dossier et en même temps Baruch sort de l'école. Vérifier quand ferme la bibliothèque.

La musique se rapproche.

18h48. Courses. Je décide de ne pas partir à Bordeaux demain. Je ne peux pas.

19h15. Les parents ne sont pas censés avoir le droit mais cette règle m'énerve. J'entre.

19h18. Appeler Dorothée qui m'a appris que sa sœur vient de mourir brutalement. Elle avait presque 50 ans. On ne sait pas ce qui s'est passé. Une histoire de drogue si je comprends bien. Ça lui fait plaisir que je l'appelle même si je ne la connaissais pas. Je lance une salade d'endives, le gratin de poisson est prêt.

20h06. Marc et Baruch prêts à regarder *Harry Potter* 5 ou 6. Ils révisent avant la sortie du énième épisode de la série.

21h30. Baruch se couche. Je me démaquille. Je me lave les dents.

21h34. Au lit. Je me suis déjà assoupie devant l'I-pad et les magiciens.

La jeune fille à la musique passe.

7h30. Réveil.

8h10. Douche. Regard dans la glace.

8h28. Je prépare citron, eau chaude, infusion. Un fruit cuit.

8h38. Minuterie pour le thé.

43. Jean part à l'hôpital.

9h08. Rangement cuisine, vaisselle, récurage de l'évier.

9h13. Sortir le linge de la machine. Faire une autre lessive.

9h34. Conversation imaginaire sur le pourquoi de notre couple (!)

10h01. J'ai oublié de nettoyer mes chaussures.

10h17. Ai pensé à l'exaspération que me procurent certaines patientes.

Le son s'éloigne.

10h18. Aération de la chambre.

20. Rangement superficiel.

24. Crème sur le visage.

25. Tiens il pleut.

26. Je file faire les courses.

29. SMS à Jean pour midi.

11h12. Trois minutes pour tout ranger et je file à mon rendez-vous.

11h14. Merde, la bouteille de jus de mandarine s'est répandue dans le sac.

11h20. Pas de réponse de Jean. C'est pas vrai la clé est coincée dans la serrure.

13h18. Deux sms de ma sœur et d'Achille.

13h33. Jean vient de rentrer de l'hôpital. On est synchro. Passage des oies cette nuit. Oies ou grues.

Le son disparaît.

La chaise vide attire brièvement le regard.

13h47. Ai sorti le linge de la machine.

14h42. Repas et rangement cuisine terminés.

57. Ça a étonné Paula quand je lui ai dit ce que je gagne en voyant 100 patientes par semaine.

15h50. Pas d'écharpe de Nicole. Peut-être dans le sac du tricot ? Non.

Présence fugitive d'une femme dans le brouillard. Sortie dehors une nuit d'insomnie.

16h20. La machine à laver est en train d'essorer. Mettre une bouilloire avant la fin du programme.

16h21. Appel de Françoise.

36. J'étends le linge en attendant que l'infusion refroidisse.

45. sms d'Achille.

48. Appel de Sixtine.

49. Réponse à Achille. L'infusion est à point.

18h58. Appel de Jean.

19h03. Arrivée de Jean.

19h17. Lit refait avec Jean. Pas de drame quand on met la housse de couette.

19h48. Rangé capsules et bocaux, nettoyé boîtes hermétiques, allumé le chauffage, étendu le linge, porté la pаниère au salon. Il fait froid malgré le chauffage, qui ne marche pas bien sûr. Appeler le chauffagiste. Ai retrouvé un thermomètre au salon. 18°.

Une femme apporte une petite lampe.

20h41. Petite vaisselle et rangé la cuisine, lavé maillot de bain.

20h49. Repassage au salon. Jean regarde un match de Rugby.

21h45. Je monte me coucher. Douche. Dents. Visage. Un peu de crème de nuit.

La femme branche la petite lampe.

22h01. Pendant les courses je me suis rendu compte que je n'ai pas remis ma petite chaînette. Elle devrait se trouver dans mon sac. Elle n'y est pas. Dans ma trousse de toilette. Non plus. J'appelle Nicole. Elle n'est pas non plus dans le camping car. Petite angoisse sourde. J'ai l'habitude de perdre mes affaires mais ce tour de cou je l'ai toujours sur moi.

22h52. A peine 18° dans la chambre. J'éteins.

La femme allume la lampe. Hésite, s'en va. Dans son dos, l'ampoule frémit.

Une vieille femme passe. Elle porte un sac à la main.

Ailleurs

22h30. (4h30 en France). Je suis à Princeton, à l'IAS, j'y vis dans un studio confortable mais assez modeste et je suis comme disent les américains « on my own ». Toute seule. Je rentre seule, je sors seule, je fais mes courses seule, je vais à la laundry laver mon linge seule, je dors seule. J'agis sans autre contrainte temporelle que celle du campus et du contrat. Un séminaire le lundi midi, des repas du lunch où vous devez venir rencontrer vos petits camarades, un autre séminaire deux fois par mois, quelques invitations institutionnelles, la coupure du thé entre trois heures et quatre heures trente quand ça me chante. Le week-end seule. Ma fille est à New York soit deux heures, elle ne se presse pas de répondre à mes messages car elle travaille trop. Mon fils est à Paris avec son père et ce dernier est très content des longs moments partagés avec lui. Il me le dit dans les mails qu'il m'envoie. Parfois je suis un peu jalouse de cette intimité dont je suis privée car comme dit mon amie Julie, être seule ce n'est pas avoir plus d'intimité, c'est en être privée. L'intimité est un certain type de rapport et être seule c'est être sans rapport, ou alors imaginaire. On plonge dans le passé ou dans le futur. Dans le passé, c'est facile, et je me souviens d'avoir pour finir un livre sur les musées réclamé une semaine seule, sans mari et sans les enfants encore petits, trois et cinq ans je crois et d'avoir plongé dans le travail avec une extrême intensité pour ne pas perdre une miette de ce temps obtenu.

Je ne me souviens de rien d'autre que du travail et de son intensité, de la jouissance que j'avais à écrire sans arrêt.

Une femme apporte un carton, l'ouvre. Elle sort un carrousel, des diapos. Elle le branche, elle fait le point. La projection des diapos (petite), se superpose à la vidéo (immense). Ville, bâtiments, un petit garçon qui a gagné la fève, avec sa couronne, une jeune fille qui tire la langue, la tête en bas...

Je me souviens aussi avoir été désespérée de suivre en Province mon mari et d'avoir perdu mes repères et même un peu de mon allant, d'avoir dû *suivre*, comme on dit les travaux de l'appartement, et d'avoir mis beaucoup de détermination à simplement refuser d'entrer dans le rôle qui m'était assigné, « être la femme de », je me souviens avoir réclamé qu'on m'appelle par mon nom et non celui de mon mari, avoir réclamé de ne pas avoir à m'occuper de la maison de fonction, avoir eu du mal à trouver où me mettre dans ce lieu qui n'était pas chez moi, à avoir refusé la chambre sombre et transformé la salle à manger en chambre à coucher, à avoir dépensé beaucoup d'énergie. Un jour j'étais si épuisée au parc que j'avais défailli.

Ici je suis arrivée avec la ferme intention de me reposer, me lever quand mon corps me le dirait, cesser de sur-travailler, travailler à autre chose, autrement, mais les stores ne sont pas opaques et je me lève avec le soleil, quelle déception, et l'esprit du lieu c'est le surtravail. Et puis ici c'est tout petit et il n'y a pas d'espace pour une vie sans co-veillance. Le co peut se transformer en bien ou en mal, mais vis-à-vis d'une femme seule c'est rarement neutre.

Ce soir, j'ai été prendre la navette qui mène au centre-ville, et deux couples de la Social Science School étaient là, deux couples, c'est équilibré et une femme seule c'est en trop, personne n'y pense mais c'est un peu ce qui se passe dans la conversation qui s'installe. On devient très vite spectatrice, même si, germanophones, ils ont fait l'effort de continuer à parler en anglais.

23h14. Giulietta a répondu à mon message envoyé à 12h21. Je suis contente. Ce que j'éprouve pour mes enfants est d'une puissance étonnante et rassurante. Je m'interromps pour lui répondre et lui dire que je suis contente et que je sais que la pression est forte lors des exams.

Je pense à Tadeuz que je n'ai pas appelé depuis le 15 octobre, je le ferai demain, savoir comment il va avec les cérémonies qui se sont succédé, celle pour les justes où j'étais là et celle pour la dispersion des cendres de son parrain suicidé il y a deux ans où je n'ai pu me rendre, il doit vivre de drôles de moments symboliques mon garçon. Mais je me rassure en me disant que c'est bon pour lui d'être davantage avec son père. Mais il me manque. Pour son père, je ne peux pas dire ça, je l'ai en moi et ça me repose de ne pas avoir à penser, à agir comme il faut pour nous, en fait ça me repose d'être on my own, mais savoir que notre lien si éprouvé ces dernières années est toujours là, assez solide, et avec des sentiments profonds, ça me rend sereine en fait. Et moi je me dis que je ne suis pas tant que ça on my own, que j'ai avec moi, en moi, deux enfants et l'homme avec qui je les ai faits et que ça ne ressemble pas à ce que je vivais à 25 ans, où j'étais seule tout en partageant parfois mon appartement.

En fait je ne serai plus jamais vraiment seule de cette solitude éprouvée à 25 ans, j'ai juste obtenu quelques mois différents. Et dans cette différence, je vais fabriquer non pas l'intensité d'un travail à finir, mais l'ouverture d'un travail à venir. Dans ce studio pour moi.

Je suis rentrée à pieds. Une demi-heure de marche dans le léger froid de la nuit, partie à 10h rentrée à 10h30. Un moment de grand calme en moi et autour de moi. Il est tard, 11h45 je baille, je vais aller dormir.

J'ai mal refermé le micro-ondes. Ça fait de la lumière.

Agota

L'actrice s'est approchée. Elle se tient debout, face au public. Elle n'est pas sonorisée.

Elle s'est tenue là (se tenait là), longtemps, comme si elle allait dire quelque chose, mais rien de ce qu'elle pensait ou sentait ne trouvait à se former en mots. Elle était comme une feuille ou un arbre. Secouée par le vent, parcourue entière frissonnante, à la lisière des mots. Elle pense (pensa) à Juan et Anna, à cette nuit d'été, au sable, à la chaleur, à la poussière, à la fraîcheur du parfum traversé, elle pensa à tout cela mais rien ne trouvait sa forme en mots. Elle pensa à toutes ces heures, toutes ces minutes, toutes ces secondes qui remuaient dans le réseau de ses nervures (si elle était une feuille) et toutes ces minutes et toutes ces heures comme autant de promesses indéfiniment renouvelées, autant d'accomplissements infimes qui la parcouraient. Elle était tout entière à cela et moi je la regardais, j'attendais, comme si elle allait dire quelque chose. Nous étions dans le même monde (sous le même ciel) et pourtant tout nous séparait, et pourtant elle était cette feuille que j'aurais pu toucher, détacher de l'arbre ou de la branche. L'ombre qui fait que dans la nuit la feuille semble flotter, n'être rattachée à rien, ou rien d'autre que la nuit.

Continuité vidéo Esquisse 1

00 :00 :00 CHEVEUX FEMME DE DOS TRES GROS PLAN. VENT.
00 :03 :30 DEPART FEMME VERS L'HORIZON
00 :06 :00 MUR BLANC
00 :07 :16 AVIONS
00 :07 :19 PAYSAGE LIGNE HORIZON (FEMME UN PETIT POINT AU LOIN)
00 :07 :25 PAVÉS DE VERRE
00 :10 :18 PAYSAGE HORIZON (FEMME AVANCE PETIT POINT AU LOIN)
00 :10 :49 AVIONS
00 :10 :52 FENETRE VOILE RIDEAU (VOIX DE RUE)
00 :12 :34 PEAU JOUE OREILLE TRES GROS PLAN
00 :13 :31 MUR BLANC
00 :13 :58 CHEVEUX FEMME DE DOS TRES GROS PLAN. VENT.
00 :17 :19 PEAU NUQUE
00 :19 :53 PAVÉS DE VERRE
00 :20 :54 PAYSAGE HORIZON (LA SILHOUETTE TRÈS LOIN)
00 :21 :12 MUR BLANC
00 :22 :27 LE THÉ
00 :22 :43 NOIR (PEAU FURTIVE : BREF PASSAGE DU BRAS)
00 :23 :19 PAYSAGE HORIZON
00 :24 :03 TRAIN (SON)
00 :25 :12 AVIONS
00 :25 :15 PAYSAGE HORIZON (FEMME APPROCHE)
00 :28 :23 LA COULEUR BLEUE
00 :28 :36 FEMME A LA FENETRE
00 :29 :15 FLAQUE DE LUMIERE SUR LE SOL
00 :30 :13 MUR BLANC
00 :30 :35 NOIR (PEAU FURTIVE : BREF PASSAGE DU BRAS)
00 :30 :56 AVIONS
00 :30 :59 PAYSAGE HORIZON
00 :31 :31 ALL ABOUT EVE
00 :31 :40 PAYSAGE HORIZON (FEMME APPROCHE)
00 :33 :45 FENETRE RUE (VOIX LOINTAINES)
00 :36 :39 AVIONS
00 :36 :41 LE THÉ
00 :37 :09 LE BOL, GIGANTESQUE
00 :37 :37 MUR BLANC
00 :38 :17 VERGER (OISEAUX)

00 :39 :27 PAYSAGE HORIZON (ELLE S'ÉLOIGNE OU S'AVANCE, INCERTAIN)
 00 :40 :30 LA COULEUR ROUGE
 00 :40 :44 DERRIÈRE LE RIDEAU UNE FILLE SUR UN PARAPET
 00 :41 :09 PAYSAGE HORIZON
 00 :42 :40 MULHOLAND DRIVE
 00 :42 :53 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :43 :29 LES AVIONS
 00 :44 :34 ZOOM LENT DANS L'IMAGE FIGÉE DES AVIONS
 00 :45 :40 MUR BLANC
 00 :46 :06 LA PEAU DU BRAS, LE BOUT DES DOIGTS
 00 :47 :43 LE CANIVEAU (SON)
 00 :48 :01 MUR BLANC AVEC PLANTE GRIMPANTE
 00 :49 :33 FEMME A LA FENÊTRE AVEC FLEURS
 00 :50 :26 MUR BLANC AVEC FLEURS (SONS EXTERIEUR)
 00 :50 :30 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :50 :58 MUR BLANC AVEC FLEURS (SONS EXTERIEUR)
 00 :51 :08 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :51 :12 MUR BLANC
 00 :51 :37 LA FENÊTRE
 00 :52 :10 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :53 :00 LA FENÊTRE
 00 :53 :14 LE TRAIN
 00 :54 :55 MUR BLANC
 00 :55 :30 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :57 :48 LES AVIONS
 00 :57 :49 PAYSAGE HORIZON LA FEMME APPROCHE
 00 :59 :29 ELLE EST LÀ. TRÈS GROS PLAN VISAGE CONTRE-JOUR



Shakespeare's sisters | Première esquisse | photos Grâce Miazoloh

Dispositif scénique

Plateau de 12 à 20 mètres d'ouverture.

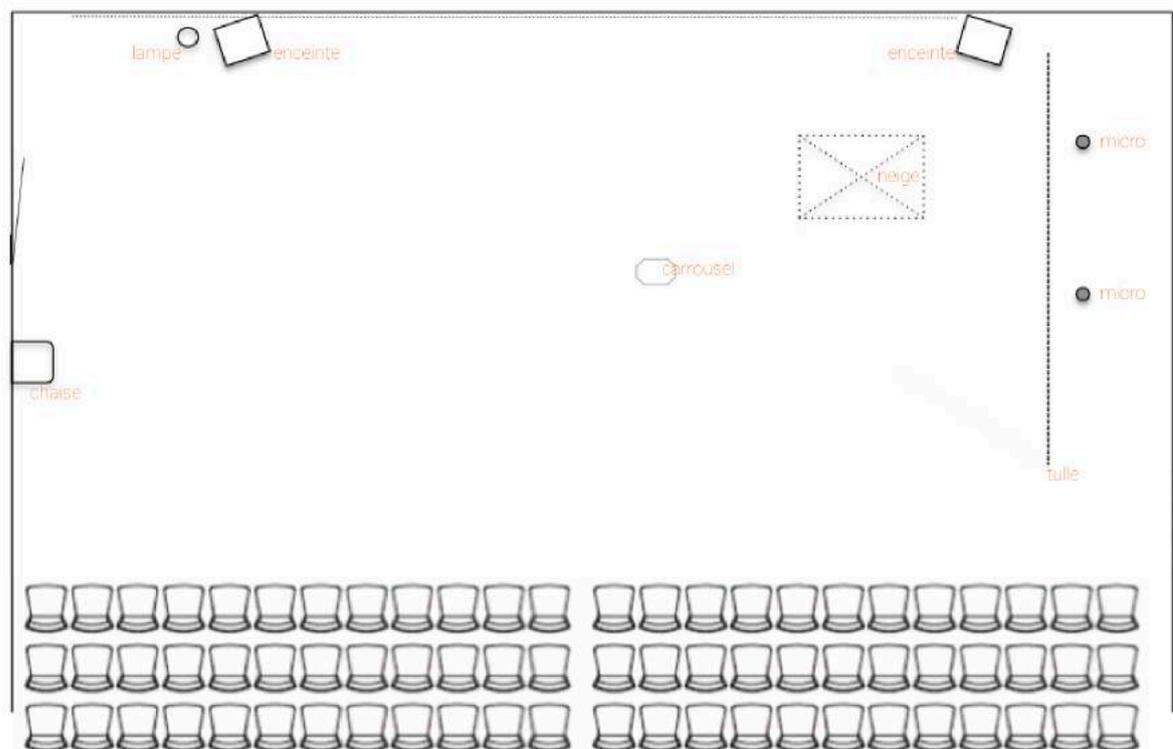
Projection vidéo sur tout le mur du lointain, selon un axe oblique Face Cour / Lointain Jardin, VP positionné de telle façon que son faisceau traverse le plateau à hauteur d'homme.

Tulle noir toute hauteur sur toute la profondeur à Cour.

Circulations traversant Jardin – Cour.

Échappées masquées à Cour avec deux micros et pupitres et à Jardin avec un micro et pupitre.

Carrousel de diapositives, lampe, chaise, dispositif neige.



Fiches technique disponibles sur demande :

ahoraya.theatre@gmail.com

L'équipe

Anaïs de Courson mise en scène

Après une formation préliminaire (Hypokhâgne, Science Po), Anaïs de Courson rejoint l'École du Passage (Niels Arestrup, Alexandre Del Perugia). Elle joue notamment sous la direction de Gil Galliot, John Stepling, Ruth Handlen, Mick Collins ou Jerzy Klesyk, dont elle accompagne le travail sur l'œuvre de Howard Barker. Dans le plaisir d'une langue autre, à la recherche de la sienne propre, elle intègre à New York la compagnie Apollo IAT qui sous la direction de Robert Taylor développe une exploration de l'œuvre de W.Shakespeare axée sur le rythme, le souffle, les différents niveaux de langage.

Autrice et metteuse en scène de *18763 mots en arial 11*, composition pour 12 comédien.nes, elle interprète son adaptation du roman d'Hélène Bessette *Ida ou le délire* et poursuit le travail sur cette romancière avec la série de lectures | performances *Sur le banc de Nelson Park*. Elle anime régulièrement des ateliers pédagogiques et prête systématiquement sa voix au réalisateur Thomas Lacoste. Ses fidélités vont aussi à Jean-Yves Ruf, qu'elle assiste à l'opéra depuis plusieurs années. Elle assure la mise en espace de la version concert de *La Finta Pazza*, opéra dirigé par Leonardo Garcia Alarcon.

Avec la compagnie *Ahora ya* et le collectif des *Générales**, elle éprouve au travers de la mise en scène, de l'écriture, d'installations ou de performances (*Crossing, une expérience, Une Genèse, Il m'aura fallu d'abord me noyer, Et moi aussi quand je serai vieille je marcherai en souriant*), notre ancrage à ce qui nous entoure, la vaste et périlleuse question de notre être au monde.

www.anaisdecourson.com



David Mambouch film

Acteur de théâtre et de cinéma, auteur et metteur en scène, David Mambouch a fait partie de 2004 à 2010 de la troupe du TNP où il a joué sous la direction de Christian Schiaretti. Il a également été dirigé par Michel Raskine dans *Mère & fils* de Joël Jouanneau (2005). En 2008, il a présenté *Noires pensées, mains fermes* au Théâtre Les Ateliers, Lyon, une pièce qu'il a écrite et mise en scène. Ses autres textes, *Premières armes* et *Walk out*, ont été mis en scène par Olivier Borle et créés au TNP en 2007 et 2013. Il a participé à plusieurs spectacles de Maguy Marin (*May B, Umwelt*), avec laquelle il crée en 2014 un solo sur mesure, *Singspiele*. Il a réalisé le film *Maguy Marin, l'urgence d'agir*.

Alix Boillot collaboration à la scénographie

Scénographe et plasticienne, diplômée de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris (EnsAD), Alix Boillot conçoit *Scénographie potentielle*, performance à propos des possibles de l'imaginaire, créée à Artdanthé. Elle réalise *Jouer le jeu*, une vidéo d'enfants qui font semblant et adapte *Les aventures d'Alice au pays des merveilles* avec Julien Lacroix dans le rôle d'Alice. Elle collectionne des écrits de comédien-ne-s en jeu, qui écrivent ou font semblant d'écrire et conçoit *Elle est où l'exposition?*, recueil des réactions de visiteurs perplexes entendues lors de la carte blanche de Tino Sehgal au Palais de Tokyo. Elle crée *Surfaces potentielles*, jeux pour apprendre à jouer le jeu et *David et Goliath*, marionnettes sonores. En tant que scénographe, elle travaille notamment auprès d'Ivana Müller, Robert Cantarella, César Vayssié, Dominique Gilliot, Bastien Mignot, Tamara Al Saadi, Anaïs de Courson, Marine Colard. Elle est membre du collectif De Quark.

Audrey Liebot comédienne

Née à Nantes en 1985, Audrey Liebot s'installe à Paris et crée en 2015 la compagnie Magnolia pour la création de l'*Intégrale Sarah Kane*. Elle étudie en Master of Arts à La Manufacture, Haute école des arts de la scène de Lausanne. Elle crée *Prenez soin de vous* (2019, Lausanne) et mène une recherche sur l'expérience du spectateur, accompagnée par Mathilde Monnier. Elle travaille en tant qu'interprète et performeuse avec Hisako Horikawa (*Body Weather*), Blitztheatregroupe (*Institute of Global Solitude*), Robin Campillo (*120 battements par minute*), Moreau (*Moderato, Nevermind, Non, Maman est folle*), Clio Simon (*Diable écoute*), Yves-Noël Genod (*Casser une noix*), Olivier Werner (*Je suis une aventure*), Sophia Liu et Benjamin Blot (*Ne te retourne pas*), Sandrine Dumas (*Le temps devant soi*). Elle a travaillé avec Anaïs de Courson sur *18763 mots en arial 11* et le film *Une Genèse*.

Floriane Comméléran comédienne

Formée au cours Florent puis à l'École Auvray Nauroy ainsi que lors de stages auprès de chorégraphes et metteur.es en scène tel.les Dominique Brun, Yves-Noël Genod, Lazare, Bénédicte Le Lamer, Claude Dégliame, elle travaille en tant qu'interprète sous la direction d'Anaïs de Courson (*18 763 mots en arial 11*), Guillaume Clayssen (*Les Lettres Persanes* de Montesquieu), Muriel Vernet (*Music Hall de Jean-Luc Lagarce*). Elle met en scène au sein de la Cie Alphageste deux formes courtes, *Sublimes Forcément Sublimes* et *Antennae* (La Loge, Etoile du Nord) ainsi qu'une pièce radiophonique, *Looking for Calder's ghost* (Festival Brouillage) et prochainement *Les Lectures Illimitées* (Cité Théâtre et Théâtre de la Reine Blanche). Elle assiste Francesco Biamonte sur l'opéra *Ombres du Minotaure* (Théâtre du Passage et Théâtre de l'Oriental en Suisse). Attachée à la transmission, elle mène des ateliers pour les enfants notamment avec le Théâtre de la Ville. Elle intègre pour sa 5^{ème} édition le comité de lecture Jeunes Textes en Liberté qui défend une meilleure représentativité de la diversité et de la parité sur la scène théâtrale française. Elle est membre du collectif des *Générales**.

Francine Chevalier comédienne

Après avoir travaillé dans le monde bureaucratique, Francine découvre le théâtre. Sa carrière débute dans sa Picardie natale au sein du Théâtre de La Mascara et de la Cie Apremont-Musithéa. Parallèlement, elle fréquente les Ateliers Théâtre d'Ivry. Elle joue avec Pierre Trapet, Sophie Renault, Eugé Nil, Christophe Waïss, Jean-Michel Paris, Michèle Guigon, Marc Tamet, Evelyne Beighau. Le mouvement, le rythme l'intéressent. Elle va voir du côté de Maroussia Vossen, Caroline Marcadé, Mathilde Monnier... La danse africaine la fait vibrer, l'amène à se produire dans plusieurs spectacles avec Jean-Paul Wabotai, Odile Wanuké... et à s'intéresser à l'Afrique. Elle collabore avec Georges MBoussi et Koffi Gahou. Avec Anaïs de Courson, elle a joué dans *18763 mots en arial 11*.

Bibi von Sothen comédienne

Bibi est lycéenne, cavalière de CSO, et pratique le théâtre en amateur au sein du groupe théâtre de son lycée. Ses qualités exceptionnelles de présence, de justesse, son sens de l'écoute, sa vitalité, sa grâce et sa profonde intelligence du plateau nous l'ont rendue indispensable.



La compagnie Ahora ya

Ahora ya veut dire : maintenant, tout de suite. C'est le temps du théâtre, évidemment. C'est aussi une invitation à faire. Ahora ya n'a pas d'autre vocation que de rendre possible le faire (du théâtre).

J'axe mon travail sur la création d'une expérience sensible, commune à tous ceux qui participent de la représentation (spectateurs inclus, donc). J'interroge, souvent en creux au travers de l'absence et de la disparition, notre présence au monde et notre présence à nous-mêmes.

Cette double quête du sensible et du présent (de la présence) me conduit à développer des formes expérimentales, proches de l'installation ou de la performance autant que des formes plus classiques, mais aussi à m'ouvrir à d'autres territoires tels que le livre d'images ou l'invention de vidéo-traces.

La saison 19-20 a été pour nous comme pour tous, brutalement interrompue. Nous avons été secoués, sonnés. Cette pause forcée s'est révélée profondément déroutante, et la période a ouvert beaucoup de questions, dont peu ont aujourd'hui trouvé une réponse. La saison 20-21 s'ouvre sur l'incertain. C'est le temps et l'espace de la recherche et de la création.

Nous entendons mener cette recherche et cette création dans un esprit d'ouverture constante au monde, à l'autre, à l'inconnu. Nous nous laisserons traverser et transformer. Nous répondrons.

Nous recherchons les formes, les espaces, les moments, les partenaires de ce temps nouveau.

Nous sommes guidés par cette conviction que l'art n'est pas une illustration de la vie ou du monde mais une réponse à la réalité.

Pour cela nous continuerons de nous emparer du langage non seulement comme une chose qui permet de nommer mais surtout comme une chose qui permet, par son pouvoir d'évocation, de saisir un peu de ce monde qui est le nôtre. En s'adressant à l'intuition et à l'intelligence intime et unique de chacun, intelligence comme capacité à recevoir le monde et à y être présent.

Les formes frontières, qui conjuguent théâtre, poésie, littérature, musique, danse, vidéo, arts plastiques, restent plus que jamais notre champ et notre aire de jeu.



Une Genèse

Un film court écrit et réalisé par Anaïs de Courson | voix Audrey Liebot | visage Delphine Gilquin
<https://vimeo.com/305237796>



Shakespeare's sisters Première esquisse

Anaïs de Courson | assistée de Grâce Miazoloh | scénographie Alix Boillot | dramaturgie vidéo David Mambouch
lumière Marinette Buchy | son Etienne Montpied | avec Audrey Liebot | Floriane Comméléran | Francine Chevalier | Bibi von Sothen

En cours de création, avec le soutien de Lilas en Scène, de RAMDAM, UN CENTRE D'ART et de la DRAC Ile-de-France.

<https://vimeo.com/392677362>



18763 mots en arial 11

Texte et mise en scène Anaïs de Courson assistée de Grâce Miazoloh | Lumière Bastien Courthieu | vidéo Louis Sé | son Jean-Damien Ratel | Jean-Marc Istria | avec Soleïma Arabi, Benjamin Bur, Anaïs Chartreau, Francine Chevalier, Florianne Comméléran, Olivia Csiky Trnka, Marion Jeanson, Audrey Liebot, Patricia Morejon, Maya Peillon, Carine Piazzi, Louis Sé.

18763 mots en arial 11 a été créé au Théâtre de Belleville, à Paris.

Trace #1 <https://vimeo.com/196618047> Trace #2 <https://vimeo.com/197493196> Trace #3 <https://vimeo.com/198209178>



Ida ou le délire, d'après le roman de Hélène Bessette.

Conception et jeu Anaïs de Courson | Lumière Bastien Courthieu | Scénographie et costume Claudia Jenatsch.

Ida ou le délire a été créé à la Maison de la Poésie, à Paris.

<https://vimeo.com/96674173>

Contact

Anaïs de Courson
06 14 39 47 11
anaïdecourson@gmail.com
ahoraya.theatre@gmail.com
anaïdecourson.com